

rochers d'énormes blocs, ils écrasent des bataillons entiers, achèvent le reste à coup de fusil, ou se précipitant de leurs retraites, armées de longs poignards, ils égorgent tout ce qui survit.

Du côté de la Prusse, la perspective n'est pas plus riante ; écoutez un mot de M. de Bismark :

“ Quand, lui disait-on, signerez-vous le vote d' *Unité* ? ”

Le diplomate répondit avec un sourire : “ Signer, cela est fait ; il ne reste qu'à faire légaliser les signatures ; c'est plus difficile. ”

Ce mot peint la situation, l'unité est faite, mais l'Europe ne l'a pas ratifiée.

En attendant, l'empereur de Russie décore le futur empereur d'Allemagne de l'Ordre impérial de Saint-Georges, et le nouveau chevalier répond par un brillant toast, où il fait allusion à la guerre de 1813, au risque de froisser les susceptibilités de la France, à laquelle il se croit obligé de faire des excuses.

La France, de son côté, offre un spectacle nouveau, le spectacle d'une révolution sans insurrection et sans barricades. Le pouvoir personnel abdique, le régime parlementaire qui a fait 1830 et 1848 prend sa place, crée un nouveau ministère sans secousse, confiant en la parole de l'Empereur qui *répond* de l' *Ordre*, mais qui ne pourra peut-être pas répondre des licences mêmes de la liberté. C'est toutefois une grande leçon pour l'avenir. Avec la condescendance dans le pouvoir, et de la modération dans les Chambres, toutes les réformes sages, utiles, et jusqu'aux plus libérales, peuvent se réaliser sans ces perturbations sanglantes qui mettent un empire à deux doigts de sa ruine, et qui, loin d'apporter la liberté, par une réaction inévitable, ne ramènent que le despotisme militaire.

L'Angleterre avec la même tranquillité, se débat contre l'Irlande, en attendant que les bases attaquées dans l'île voisine, le soient prochainement dans son sein, et qu'elle ait à se défendre elle-même, un jour, contre les principes politiques qu'elle pose aujourd'hui. Ces principes ne sont sans doute que justice, mais il n'en est pas moins vrai, qu'ils portent en eux, un germe de révolution à laquelle les hommes d'Etat pensent que l'Angleterre ne pourra se soustraire.

L'Espagne cherche toujours un roi, au milieu de la misère, de la guerre civile, de la perturbation de toutes les classes sociales, du vol, du brigandage, du sacrilège, de la persécution religieuse ; quel prince pourrait être assez fou, pour ambitionner un pareil héritage !

L'Italie, de son côté cherche un ministère, Menabrèa est tombé ; Lanza, le révolutionnaire, a échoué ; Cialdini, le héros de Castelfidardo, tient en ses mains les destinées du royaume d'Italie qu'il a fait. Singulière coïncidence, Cialdini reparait au moment où l'Eglise triomphe, au moment où le Saint-Siège foudroie de nouveau les envahisseurs du territoire pontifical ; serait-ce là le présage de quelque catastrophe prochaine ? La Providence opère parfois d'étranges rapprochements, afin que les peuples ne se persuadent pas que l'injustice reste toujours impunie ici-bas, et que les justes soient abandonnés, sans protection, à la merci des impies.

---

Nous avons reçu le premier numéro de la seconde année du *Naturaliste Canadien*, et la *Vallée de la Mantawa* : nous félicitons leurs auteurs des efforts qu'ils font pour la vulgarisation de la science, et les progrès de la colonisation.